

## Avant-propos

Claude MILLET

Université Paris Cité, CERILAC (E.A.4410)

Orcid : 0009-0008-2489-7971

**Résumé :** Ce numéro s'attache à montrer, à partir de l'étude d'œuvres littéraires, de récits de voyages et d'ouvrages scientifiques, comment dans le second XVIII<sup>e</sup> siècle et au XIX<sup>e</sup> siècle, l'ordre de la nature se conçoit, concurrentement au cadre des systématiques, dans celui d'une systémique ou du moins d'une vision holistique du vivant dont l'unité résulte des relations et des interactions qui lient les êtres qui la composent entre eux.

**Mots-clés :** animaux, écologie, métaphore, métonymie, milieu, ordre de la nature, philosophie de la nature, plantes, unité.

**Abstract:** Based on the study of literary and scientific works as well as travel accounts from the second half of the 18<sup>th</sup> century to the 19<sup>th</sup> century, this issue shows how the order of nature was conceived both within the framework of systematics and systemics. A holistic vision of the living prevails, according to which the unity of the living results from the relationships and interactions between all beings, thus bound together.

**Keywords:** animals, ecology, metaphor, metonymy, environment, order of nature, philosophy of nature, plants, unity.

Si l'histoire naturelle *classique* a procédé, selon le mot de Michel Foucault, à un « étalement des choses en “tableau” » (1996 : 183), une projection des êtres vivants sur la surface plane d'une systématique qui ne les reliait qu'en les classant, encore faut-il souligner la fragilité d'un tel ordre de la nature. Fragilité interne aux systèmes, et d'abord au grand *Systema naturae*, quand Linné se voit contraint en 1758 – Nathalie Vuillemin l'a montré ailleurs (2013) – d'accueillir dans sa taxonomie le « volvox chaos », puis en 1767 un « genre chaos » réunissant des unicellulaires à la frontière du visible et de l'invisible, de la vie et de la mort, et dérangeant les lignes de classement par leur caractère polymorphe, ainsi du *Protheus*, ou encore hybride, ainsi du *Fungorum*, être intermédiaire entre l'animal et le végétal (Vuillemin 2013)<sup>1</sup>. Fragilité venue de l'extérieur, Nathalie Vuillemin le montre ici-même, quand les voyageurs des mondes lointains, quelle que soit leur admiration pour le travail du naturaliste suédois, opposent leur expérience du foisonnement, des débordements, des enchevêtrements des contrées tropicales (le Sénégal d'Adanson, l'île de France de Commer-

<sup>1</sup> Nathalie Vuillemin fait remarquer que ce « genre chaos » existe toujours dans les nomenclatures actuelles. Rappelons qu'à l'autre extrémité du *Systema naturae*, le genre *Homo* résiste de manière aussi coriace à la mise en ordre taxonomique.



son) à la fixité de nomenclatures dont les discriminants rigides relèvent en réalité de normes relatives (européennes) et transitoires (dépendantes du stade de développement de l'observation scientifique). L'idée d'une grande systématique n'est pas abandonnée, mais elle est à venir, dans l'histoire naturelle comparée qu'appelle de ses vœux un Philibert Commerson. Une histoire naturelle comparée qui aurait vocation à rendre compte des « relations entre les différents végétaux assemblés, en un paysage botanique spécifique »<sup>2</sup> : une vision holistique du vivant s'affirme, qui oriente l'observation vers les relations à l'intérieur de ce que Lamarck appelle alors les « milieux ambiants » et un peu plus tard la mésologie d'Auguste Comte le « système ambiant » (Pelletier 2018) – où l'on voit que par syllepse "système" désigne, dans le *Cours de philosophie positive*, une mise en ordre conceptuelle par classement et plus qu'un simple assemblage<sup>3</sup> : un espace d'interactions (Comte 1938 : 325)<sup>4</sup>. Deux ordres de la nature se concurrencent, l'un systématique, l'autre systémique. Du reste, cette concurrence se manifestait déjà dans l'œuvre de Linné lui-même : d'un côté, le travail de division par classement du *Système de la nature* ; de l'autre, dans son *Économie de la nature*, une attention portée aux interactions entre les êtres vivants et leurs milieux par l'importance économique accordée à l'acclimation d'espèces exogènes, et le constat de ses limites<sup>5</sup>.

Dans cette perspective, le travail de Commerson est à rapprocher, dans le champ alors en plein essor de la physiologie végétale qu'étudie ici-même Anne-Gaëlle Weber, de celui d'un Erasmus Darwin, d'un Augustin Pyramus Candolle ou encore d'un Jean-Baptiste Lamarck, tous œuvrant à une « écologie des relations » (Descola). Comme le dit Anne-Gaëlle Weber dans son article, le but de cette « science des rapports » est « de comprendre la manière dont les végétaux se nourrissent, croissent et se reproduisent en utilisant leur environnement ». C'est aussi, et dans le même mouvement, une science analogique, qui postule l'unité d'organisation du vivant et transfère les catégories de la zoologie à la botanique. Par là même, son recours à la métaphore, cette figure du transport, n'est pas ornementale mais, comme

2 Toutes les citations non référencées renvoient aux contributions du présent numéro.

3 L'article « Système » du *Dictionnaire de l'Académie française* de 1762 donne ce second sens au mot "système", en proposant pour exemple le système planétaire. Beaucoup plus développé, l'article « Système » du *Dictionnaire de l'Académie française* de 1835, en un remarquable transfert des valeurs de l'œuvre classique sur les "systèmes" naturels et historiques, ajoute au sème de l'assemblage la « réunion des parties d'un tout », « l'ensemble des parties qui concourent au même résultat ». L'expression « système ambiant » chez Comte dit tout autre chose.

4 Comte note toutefois, dans sa critique de la vivisection, que l'altération du milieu (ou « système ambiant ») est moins préjudiciable à la vie que l'altération des organes.

5 Voir Levrel & Missmer (2023). Plus globalement, au xvii<sup>e</sup> et au xix<sup>e</sup> siècles, la pratique de l'acclimation et son observation vont jouer un rôle essentiel dans le développement d'une conception holistique du vivant.

le montre Anne-Gaëlle Weber, épistémologique – non sans précautions ni défiances à l’égard des possibles dérives de tels transferts. C’est finalement par défaut d’observations sûres que Candolle table sur les capacités heuristiques de la métaphore. Les figures de l’analogie sont à la fois dangereuses et fécondes, comme les mots de la langue elle-même lorsque leur usage, glissant de la description du règne animal au règne végétal, éclairent des rapports et s’obscurcissent tout à la fois (que veut-on signifier lorsque l’on parle de la “sensibilité” des plantes ?). Ces problèmes, décisifs en un temps où les rapports entre littérature et sciences sont aussi étroits que polémiques<sup>6</sup>, ne sont pas “mis sous le tapis”, si l’on peut s’exprimer ainsi, par un Senebier, un Mirbel ou un Candolle, mais appellent à un repositionnement du scientifique par rapport au poète dans la généalogie de sa discipline, et à des procédures de disqualification de savants-poètes accusés, comme le sont Erasmus Darwin par Mirbel et Goethe par Candolle, d’user en poètes des analogies. Et pourtant, le botaniste suisse ne peut s’empêcher de regretter le désenchantement de l’écriture scientifique depuis Linné. Science des relations, science des dynamismes, la physiologie botanique, parce qu’elle mobilise l’analogie en toute conscience de sa fécondité mais aussi de ses risques, de son obsolescence mais aussi des avancées qu’elle permet, s’écrit contre et avec la poésie des ressemblances.

À lire à la suite les contributions d’Anne-Gaëlle Weber et d’Hugues Marchal, on est tenté d’émettre l’hypothèse que Cuvier (pour qui plus tard les qualités littéraires de Buffon et de Geoffroy Saint-Hilaire disqualifieront leurs travaux scientifiques) donne son *satisfecit* aux *Trois Règnes de la nature* de Jacques Delille<sup>7</sup> précisément parce le poète évite les figures de l’analogie<sup>8</sup>. Pourtant, une vision unitaire du vivant anime aussi, non le savant, mais le poète de *L’Homme aux champs* et des *Trois Règnes de la nature* – dans une toute autre perspective cependant que celle des promoteurs de la physiologie botanique puisqu’il ne s’agit pas pour lui d’induire par analogie le végétal à partir du paradigme animal, ni de noter comme le font Bernardin de Saint-Pierre et à sa suite Chateaubriand les ressemblances et les harmonies contrastives entre les animaux et leurs milieux. Les phénomènes d’interactions, qui intéressent tant la physiologie botanique de Candolle et la « zoologie botanique » de Bernardin de Saint-Pierre ou les harmonies du *Génie du christianisme*, ou encore les « milieux ambiants » de Lamarck, attirent peu son attention, sinon pour noter combien sont différents leurs habitants. Hugues Marchal cite ainsi un passage des *Trois Règnes de la nature* où Delille

6 Voir Zékian (2011) et Marchal (2013).

7 Rappelons que *Les Trois Règnes de la nature* sont publiés avec des notes de Cuvier.

8 Notons que si les comparaisons anatomiques sont pour Cuvier la seule méthode valide d’analyse du vivant, ce n’est pas pour lier ses composants par des ressemblances, mais pour établir des variations. Sur ce point, voir Guillo (2003 : 54 sqq).

note qu'« [u]n même lieu voit l'aigle et la mouche légère, / [...] / L'ours à la masse informe, et le léger chevreuil » (1805 : 116). Ce qu'il lui faut concevoir, ce sont moins les rapports respectifs de cette mouche, de cet aigle, à ce lieu, que ce qui les corrélient entre eux : concevoir des principes de liaisons qui maintiennent l'unité du vivant dans sa prodigieuse diversité. De là, comme le montre Hugues Marchal, l'effacement de la métaphore au profit d'autres figures, le parallèle, la métonymie et la syllepse. Ainsi Delille intensifie-t-il « *poétiquement* la fusion du semblable et du divers, grâce à un réseau serré de parallélismes de construction ». Ainsi la métonymie lui permet-elle de former des couples là où la perception empirique ne voit que des écarts, en choisissant les êtres *a priori* les plus opposés (l'aigle et le pigeon, par exemple) pour en quelque sorte enjamber dans le saut métonymique tous les êtres qui se situent entre eux (tous les oiseaux dans l'exemple de l'aigle et du pigeon). Ainsi, plus discrètement, la syllepse permet-elle au poème de figurer la diversité du vivant qui déborde le discours savant.

Toutes ces perspectives, quelles que soient leurs différences et leurs divergences profondes, et quoi qu'il en soit de leur anthropocentrisme (du moins s'agissant de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand) ont pour point commun de troubler le grand récit de Philippe Descola dans *Par-delà nature et culture* (2005) et l'assignation exclusive de l'Occident moderne à une ontologie "naturaliste" qui, réifiant la nature, a ouvert la voie à sa prométhéenne, et destructrice, domination. Dominique Kunz Westerhoff montre ainsi, en prenant appui sur les œuvres du médecin et poète Benjamin Bablot, du psychologue et naturaliste Charles Bonnet et de Jean-Jacques Rousseau, comment dans le second XVIII<sup>e</sup> siècle l'imagination, conçue comme une activité créatrice, tend à décentrer le sujet, à « le dessaisi[r] de sa centralité anthropique » pour le dissoudre dans l'immensité : « j'aimois à me perdre en imagination dans l'espace », écrit ainsi Rousseau à Malesherbes (1959 : 1140). Cette imagination-là, à l'opposé de celle d'un cartésianisme que l'on peut envisager comme le noyau dur de l'ontologie "naturaliste" de Descola, ne pose pas l'esprit humain en maître de la nature, mais génère par les images « des solidarités avec le vivant qui ne sont jamais créées une fois pour toutes, qui sont menacées, qu'il faut réinventer et qui ne sont pas aussi immuables qu'il y paraît ». Les images, en tant que création de l'imagination, introduisent ainsi, par leur dynamique propre, du mouvement dans l'ordre de la nature. Et si, chez Bablot, à la « voix » de l'âme imaginative « la Nature obéit », c'est pour « se développe[r] tout entière » (1788 : 41), sans qu'il y ait rupture entre les créations de l'âme et les siennes, mais au contraire « un *continuum* dynamique et participatif » qui les relie. En jeu, de nouvelles manières de concevoir l'homme, comme habitant de l'infini et comme sujet de sa connaissance. Une connaissance qui avec Charles Bonnet le maintient bien au centre, mais pour apprendre de l'ima-

gination à se décentrer, jusqu'à prendre, pour se saisir de l'immensité, le point de vue – poétique, grotesque, dé-mesuré – de cet infime de l'obscurité, la taupe.

De même que Dominique Kunz Westerhoff, Bertrand Guest propose non de remettre frontalement en cause les thèses de Descola, mais de les compliquer en introduisant à contre-courant les noms de Goethe et de Humboldt – un contre-courant dans lequel l'écologie d'aujourd'hui pourrait s'abreuver. Leur « épistémologie relationnelle » permet en effet de penser un rapport à la nature où rationalité scientifique et sensibilité, sciences et poésie ne s'excluraient pas, et ouvrirait à une connaissance incluse dans ce qu'il ne serait plus approprié d'appeler son objet, la nature. De là un attachement aux singularités, aux détails du monde, à ses anomalies et à son instabilité, à tout ce qui échappe non à la généralisation, mais à l'abstraction systématique. De là aussi une approche de la nature centrée sur les relations, interactions, *Wechselwirkungen* des phénomènes qui constituent le tout vivant et qui englobent l'observateur et le traversent, puisqu'à leurs yeux la nature commence « à l'intérieur même de l'homme ». « L'ordre se donnera de lui-même » (Goethe 1981 : 213), dit Bertrand Guest avec le poète savant, pour qui saura s'ouvrir au monde comme monde de relations et s'y reconnaître inclus.

Penser en termes de relations et d'interactions commande aussi chez Senancour, qu'étudie ici-même Yvon Le Scauff, de replacer l'homme dans la nature, et de replacer la nature dans l'homme. Ce que nous dénonçons aujourd'hui à travers le mot "prométhéisme", Senancour l'appelle « perfectibilité » et « délire d'extension » : délire d'une domination qui, prétendant humaniser la nature, la dénature en lui et autour de lui ; délire d'une substitution de la valeur d'usage, « naturelle », par une valeur d'échange qui décolle de la sphère limitée des besoins celle des désirs, qui dès lors s'étendent à l'infini et livrent la terre à l'effolement du productivisme. De là l'impératif d'une régression sentimentale, au sens schillérien du terme, vers le naturel identifié au primitif, d'une « rétrogradation » volontaire vers la pastorale, comme programme éthique, politique, mais aussi, à travers le roman senancourien, poétique. Dans le recentrement sur soi d'Oberman et la dissipation du romanesque (cette forme poétique du délire d'extension) dans le roman pastoral se découvre la possibilité d'une reconnexion « de l'homme avec ce qu'il appelle l'*inanimé* » (Senancour 2003 : 54), et qui peut alors l'animer<sup>9</sup>.

« Ce que nous nommons bêtes, choses, nature morte », écrit Victor Hugo dans la préface de la Première Série de *La Légende des siècles...* Pris dans la norme "naturaliste", le langage de notre présent est une mise à mort de la nature, l'homme confisquant pour lui seul dans son *hybris* la vie même. Mais

9 Sur ce versant poétique de la pastorale senancourienne, voir Le Scauff (2022 : 270-279).

« Hélas ! hélas ! hélas ! tout est vivant, tout pense », « tout est douleur » (Hugo 1985 : 548). Ce n'est pas que Hugo, lorsqu'il prophétise le progrès, ne soit pas bien souvent atteint de ce "délire d'extension" que condamne Senancour. Et, comme le souligne ici-même Morgan Guyvarc'h, sa remarquable indifférence à la disparition des espèces, comme sa façon de reprendre dans *Châtiments* des images phobiques d'animaux pour dévaloriser ses adversaires politiques, disent au fond tout ce qui dans son œuvre est redevable à la tradition humaniste. Mais il y a aussi, de l'intérieur de cet humanisme, l'idée, sans doute empruntée à Rousseau, que l'humanité de l'homme dépend de sa conduite envers les animaux et une intolérance à la souffrance animale qui fait de la pitié un impératif moral, politique et religieux. Morgan Guyvarc'h souligne surtout qu'au-delà de cette inquiétude suscitée par la vulnérabilité animale et la cruauté humaine (inquiétude qu'il partage avec ses contemporains à partir des années 1840), il y a chez Hugo, manifeste dans son lexique, une attention portée à la diversité du monde animal qui excède les normes tant esthétiques que morales de son temps, et appelle l'Homme – le lecteur et la lectrice – à prendre en considération des vivants qui ne sont pas de son monde, ou qui ne le sont que de manière négative. Enfin Morgan Guyvarc'h voit dans les configurations narratives des possibilités pour Hugo de penser des rapports désaliénés entre l'Homme et les autres vivants : fables de l'anthropogénèse par la pitié, mais aussi fables de la rencontre, du regard échangé, et fables de l'amitié, fables des communautés hybrides (Lestel), fables de la compagnie de l'homme et d'animaux qui ne cohabitent pas ordinairement avec les humains – un ours, une chèvre, un loup nommé Homo. Des fables où hommes et bêtes interagissent, et qui dessinent l'horizon d'une autre perfectibilité, où l'humain et l'animal trouveraient chacun en l'autre la voie d'un salut.

« J'aime l'araignée et j'aime l'ortie » (Hugo 1985 : 366) doit ainsi se lire comme une profession de foi, d'intégration dans un tout vivant qui n'est pas fait pour l'homme, et ne lui sert (directement) à rien. La même mise à l'épreuve de l'étroitesse des perspectives utilitaristes par la *Naturphilosophie* se retrouve chez George Sand parlant des jardins, qu'étudie pour nous Corinne Fournier Kiss. George Sand dit ainsi distinguer deux classes de végétaux : ceux que l'homme a façonné, artificialisé à son usage, et les « mauvaises herbes », ou du moins celles que les jardiniers et les laboureurs, qui raisonnent en termes d'utilité, nomment ainsi, et qui sont pour Sand les « vraies » herbes : des « êtres complets » (Sand 1868 : 565), poussant librement parce qu'enracinés dans leur milieu original. Cette systématique paradoxale éclaire les deux modèles de jardins que Corinne Fournier Kiss met en évidence dans l'œuvre des années 1860, et leur évaluation respective, toute aussi paradoxale. Le jardin d'Antibes d'abord, dans la deuxième *Lettre d'un voyageur à propos de la botanique*, qui offre le spectacle sublime, enchan-

teur, de plusieurs plans où croissent les plantes exotiques les plus rares, les plus merveilleuses. Le jardin de *Monsieur Sylvestre*, moins beau, plus simple, mais où rien n'est ni arrangé, ni transplanté, ni segmenté, un « jardin naturel » (Sand 1866) qui n'est pas à contempler, mais à aimer. Corine Fournier Kiss invite à penser ces deux jardins sandiens comme des figurations poétiques des enjeux de la querelle entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire dans laquelle Sand avait failli s'engager pour le second du temps de *Lélia*. Aux plans du jardin d'Antibes qui n'organise la nature qu'en la segmentant comme le fait Cuvier s'oppose l'ordre naturel un que compose spontanément le jardin de monsieur Sylvestre. Le premier n'invite qu'à une vision panoramique, frontale, objectivante. Le second accueille en son sein celui qui l'aime. Le premier sépare, enferme, délimite. Le second est ouvert, et laisse advenir l'ordre immanent de la nature de son énergie créatrice interne. Le premier est arrangé. Le second dérange dans ses enchevêtrements les frontières entre les règnes, voire suggère leur « perméabilité ». Le premier par ses transplantations établit des rapports artificiels. Le second est tout en relations, et en interactions. Le premier propose une représentation, comme figée en sa perfection, de l'ordre de la nature. Le second est l'ordre de la nature même, en son unité dynamique, toujours en devenir : un ordre qui, pour reprendre l'expression de Goethe, « se donnera de lui-même », dans le mouvement continu de ses liaisons.

## Bibliographie

- Blabot, Benjamin, *Dissertation sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes*, Paris, Chez Crouillebois et Royez, 1788.
- Comte, Auguste, *Cours de philosophie positive*, t. III, Paris, Bachelier, 1838.
- Delille, Jacques, *L'Homme des champs ou les Géorgiques françaises* [1800], Paris, Levrault, Schoell et C<sup>ie</sup> (édition augmentée), 1805.
- Descola, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- Foucault, Michel, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- Goethe, Johann Wolfgang, *Italienische Reise* [1816], dans *Goethes Werke* [Hamburger Ausgabe], t. XI, Munich, Beck, 1981.
- Guillo, Dominique, *Les Figures de l'organisation. Sciences de la vie et sciences sociales au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 2003.
- Hugo, Victor, « Ce que dit la bouche d'ombre », *Les Contemplations*, dans *Poésie*, t. II, *Œuvres complètes*, dir. Guy Rosa et Jacques Seebacher, Paris, Laffont, 1985.
- Le Scanff, Yvon, *Senancour. Penser nature*, Paris, Classiques Garnier, 2022.
- Levrel, Harold et Antoine Missmer, *L'Économie face à la nature. De la prédation à la coévolution*, Paris, Les petits matins, 2023.

- Marchal, Hugues « Avant-propos », dans *Muses et Ptérodactyles*, dir. Hugues Marchal, Paris, Seuil, 2013, pp. 9-13.
- Pelletier, Philippe, « Mésologie, géographie, écologie : enjeux critiques », dans *La mésologie, un autre paradigme pour l'anthropocène ?*, éd. Marie Augendre, Paris, Hermann, 2018, pp. 51-70.
- Rousseau, Jean-Jacques, « Lettre 3. À M. de Malesherbes. À Montmorency le 26 janvier 1762 », *Quatre lettres à M. le Président de Malesherbes, contenant le vrai tableau de mon caractère et les vrais motifs de toute ma conduite*, dans *Œuvres complètes*, t. I, éd. Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard, 1959.
- Sand, George, *Monsieur Sylvestre* [1865], Paris, Lévy, 1866.
- . « Lettres d'un voyageur à propos de botanique », *Revue des Deux Mondes*, 75:3, 1<sup>er</sup> juin 1868, pp. 557-582.
- Senancour, Étienne Pivert de, *Oberman* [1804], éd. Fabienne Bercejol, Paris, Flammarion, 2003.
- Vuillemin, Nathalie, « Aux confins de la nature : l'idée de "chaos" dans la pensée scientifique du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Dix-huitième siècle*, 45:1, 2013, pp. 433-449.
- Zékian, Stéphane, « Guerre ou alliance ? Le débat sur les deux cultures au début du XIX<sup>e</sup> siècle », *Romanische Forschungen*, 123:1, 2011, pp. 45-55.